

## **L'amour érotique comme paradigme de l'expérience d'autrui : Michel Henry et Jean-Luc Marion**

*Wojciech Starzyński\**

**Résumé:** Le texte aborde le thème de l'amour érotique du point de vue de ses implications pour la question classique de la phénoménologie qui est celle d'autrui. Dans un premier pas, tout en s'appuyant sur des notes du jeune Michel Henry, nous reconstituons sa propre position du problème. Deuxièmement, nous mettons en rapport les hypothèses de Henry avec la pensée du phénomène érotique développée par Jean-Luc Marion. Nous soutenons ensuite que chez les deux philosophes l'Eros est pensé comme un entrecroisement des deux chairs vécues subjectivement par chacune d'elles, qu'une telle expérience mène à une certaine pensée de Dieu, que l'amour érotique pensé dans son univocité concerne aussi bien les figures de l'enfant et de l'ami.

**Mots-clés:** Eros. Amour érotique. Autrui. Chair. Jouissance. Amitié.

### **O amor erótico como paradigma da experiência do outro: Michel Henry e Jean-Luc Marion**

**Resumo:** O texto trata do tema do amor erótico do ponto de vista de suas implicações para a questão clássica da Fenomenologia que é aquela do outro. Num primeiro passo, apoiando-nos sobre as notas do jovem Michel Henry, reconstituímos sua própria posição do problema. Em segundo lugar, relacionamos as hipóteses de Henry com o pensamento do fenômeno erótico desenvolvido por Jean-Luc Marion. Sustentamos, em seguida, que, para os dois filósofos, o Eros é pensado como um entrecruzamento dos dois corpos que cada um vive subjetivamente, que uma tal experiência leva a um certo pensamento de Deus, que o amor erótico pensado de uma maneira unívoca diz respeito também às figuras da criança e do amigo.

---

\* Doutor em Filosofia pela Universidade de Paris – Sorbonne. Pesquisador do Institute of Philosophy and Sociology of the Polish Academic of Sciences.  
*E-mail:* wojciech.starzynski@entre.pl

**Palavras-chave:** Eros. Amor erótico. Outrem. Carne. Fruição. Amizade.

### **Erotic love as a paradigm of the experience of the other: Michel Henry and Jean-Luc Marion**

**Abstract:** The text deals with the theme of erotic love in its implications with the classic question of Phenomenology, which is that of the other. In a first step, taking the notes of the youth Michel Henry as a basis, we reconstruct his own position on the problem. After that, we relate the hypotheses of Henry with the thought of the erotic phenomenon developed by Jean-Luc Marion. In following, we uphold that for the two philosophers, Eros is thought of as an interweaving of two fleshs lived subjectively by each one, that such an experience leads to a certain thought of God, that thought of erotic love in a univocal manner also refers to the figures of the child and the friend.

**Keywords:** Eros. Erotic love. The other. Flesh. Fruition. Friendship.

Le thème de l'amour érotique apparaît dans les ouvrages de Michel Henry deux fois : d'abord dans *Philosophie et phénoménologie du corps* rédigé en 1948-49, et beaucoup plus tard dans le texte de *l'Incarnation*. La description du phénomène en question dans le premier cas y intervient dans la conclusion du livre pour illustrer différentes acceptions de ce qu'est la finitude. La parution récente des inédits du jeune Henry<sup>1</sup> datant de la même période (fin des années quarante et début des cinquante) montre que le thème de l'érotisme n'était pas évoqué par hasard mais il tenait un rôle important dans sa pensée, et notamment dans son traitement de la question classique de la phénoménologie, celle d'autrui. Tout en entrant en polémique avec les thèses de Husserl, Sartre, Merleau-Ponty et Scheler, Michel Henry y esquisse sa propre solution du problème en affirmant le phénomène d'autrui une

---

<sup>1</sup> « Michel Henry. Textes inédits sur l'expérience d'autrui », *Revue internationale Michel Henry*, n°2 2011 (plus loin sous l'abréviation EA).

expérience originaire directe, faite sans recours à la réflexion ni à la perception mondaine mais relevant de l'expérience dite ontologique. Et justement l'un des arguments évoqués pour soutenir cette thèse devient le phénomène de la relation érotique où autrui apparaît à une subjectivité sous la forme des vécus affectifs qui décident que l'existence de cet autrui ne fait aucun doute. En conséquence d'une telle réduction érotique - comme le dira plus tard Jean-Luc Marion -, il se produit une situation - d'ailleurs inversée par rapport à la description sartrienne : à un ego transcendantal apparaît bien un ego différent sans qu'il y ait la nécessité de son objectivation. Cette expérience relève selon le jeune Michel Henry une intentionnalité spécifique donnant cet autrui comme une personne dotée de corps transcendantal (nommé plus tard la chair) ainsi parfaitement individualisée : « le corps qui intervient dans l'amour n'est en rien celui que le médecin examine, qu'il est transcendantal donc individuel au plus haut point »<sup>2</sup>. Telle relation tenue par l'ego n'est pas seulement unilatérale mais contient en soi une possibilité de réciprocité en constituant ainsi une structure érotique chiasmatisée. Ce sont donc deux subjectivités ou plutôt deux intentionnalités qui ont la possibilité de se croiser, en se dotant des expériences respectives toujours parfaitement discernables. Michel Henry y insiste qu'il ne s'agit pas ici d'une fusion affective des deux sujets dont parlait Scheler, ni non plus d'un accès prétendu d'une subjectivité aux vécus authentiques éprouvés par l'autre mais que chacun des sujets dispose au contraire toujours de ses propres vécus irréductibles et incomparables aux autres. « Ce qui compte n'est pas du tout l'expérience de ce qu'éprouve l'autre mais l'expérience de l'autre éprouvant telle ou telle chose »<sup>3</sup>. Autrui est donc originairement éprouvé par le sujet comme une subjectivité irréductible et l'est d'une manière exemplaire dans la relation érotique. Henry affirme ainsi dans une de ses notes que « l'acte sexuel est l'acte

---

<sup>2</sup> EA, 82.

<sup>3</sup> EA, 87.

métaphysique non pas dans son sens, mais dans son essence »<sup>4</sup>, ce que justement veut souligner son caractère primordial ontologique.

Qu'est-ce que Michel Henry entend par cet érotisme ? Comme on vient de le dire, il s'agit d'une relation charnelle qui, selon les exemples fournis, serait essentiellement basée sur le toucher. Dans le contexte général donc ontologique de l'érotisme entendu par conséquent comme une structure paradigmatique de la relation avec autrui, Henry n'évoque pratiquement que deux exemples concrets. D'abord celui de la main qui touche et serre la main de l'autre, puis celui de la caresse des seins. L'exemple premier essentiellement modifié par rapport à son usage merleau-pontien fait voir d'abord la spécificité de la relation érotique qui ne consiste que dans le partage de l'expérience directe et affective d'autrui sous la forme symétrique des vécus affectifs individuels et subjectifs ne se déroulant pas et ne dépendant pas de ce qui se joue et peut être perçu dans les limites de l'espace mondain. Ainsi: « le monde de l'amour radicalement autre ; la main qui serre la mienne et que je serre – c'est l'acte de serrer que je serre »<sup>5</sup>. Le second exemple rapproche le caractère non-objectif de l'autre apparaissant sur le mode de sentir mais également il fait voir le propre de la relation érotique qui est son intensité croissante : « Il faut affirmer cette subjectivité (lire Merleau-Ponty), son importance pour la « perception » d'autrui (le corps de l'autre dont j'ai expérience dans l'amour sexuel par exemple, n'est pas du tout un objet (...) le sein que je caresse, c'est ce qu'il est subjectivement pour ma maîtresse, c'est un acte transcendantal que j'appréhende) » ; et ensuite « sous la main de l'amant, le sein de la femme n'est nullement un être-là dans l'élément de l'être et de la généralité ; il est quelque chose qui se gonfle »<sup>6</sup>.

Henry ne se limitait-il pas toutefois aux exemples assez banals et disons ponctuels de l'amour pour traiter la relation érotique comme

---

<sup>4</sup> EA, 79.

<sup>5</sup> *Ibidem*

<sup>6</sup> *Ibidem*

telle ? Il faut signaler que des telles descriptions positives du phénomène érotique ne sont pas très nombreuses dans les notes du jeune philosophe donnant progressivement lieu à la multiplication des images de l'érotisme dégradé. L'amour authentique tiendrait selon Henry, comme on vient de le dire, au partage de l'intentionnalité ressentie dans le chiasme affectif. Plus concrètement et pour mettre en valeur sa possibilité la plus haute, le philosophe parle de l'amour pur qu'il décrit d'abord négativement : « l'érotisme, la corporéité comme élément objectif disparaît complètement. C'est cela la pureté »<sup>7</sup>. Henry ajoutera encore dans ce contexte que dans la relation érotique consistant en deux subjectivités exerçant deux intentionnalités respectives c'est précisément cette intentionnalité qui y est décisive. Pour la caractériser il nous faut nous tourner vers une autre approche positive de l'amour effectuée par Henry médiatement à travers la référence constante à Rilke évoquée et confirmée par les textes de la *Philosophie et phénoménologie du corps* et celui de l'*Incarnation*<sup>8</sup>. Selon ce motif Michel Henry fait sien notamment un vers de la deuxième Elégie de Duine : « Ah ! comme le buveur alors de l'acte étrangement s'évade ». Dans les notes de jeunesse, la description rilkéenne de l'amour semble indiquer son paradoxe selon lequel l'amour d'une part ouvre une possibilité de surmonter la logique qui objective l'autre (dépassant ainsi la logique du ressentiment) et d'autre part se trouve soumis au destin fini lié à sa temporalité limitée. Ainsi, « les amoureuses de Rilke échappent à la jalousie, au ressentiment. Car il n'y a plus en elles que leur pur amour »<sup>9</sup> mais « dans l'amour, les gestes en lesquels il consiste peuvent-ils être soumis à cette dure loi qui fera d'eux, non plus la substance même de notre existence, mais bientôt de simples objets de notre conscience, en sorte que là où se trouvait précédemment la vie, il n'y aura plus

---

<sup>7</sup> EA, 80.

<sup>8</sup> Cf. EA 135, note 83.

<sup>9</sup> EA, 93.

place que pour la mort »<sup>10</sup>. La relation vivante et non-objective de l'amour consisterait donc dans l'intentionnalité, que Henry détermine, dans sa forme positive, d'une manière assez énigmatique comme « le caractère sacré du geste » en précisant ensuite que « cette intentionnalité (ce geste) ne serait pas ce qu'il est s'il n'était geste vers, avec l'autre »<sup>11</sup>. Les mêmes gestes peuvent donc attester l'intentionnalité de l'amour pur ou bien au contraire ils peuvent faire déjà preuve de l'objectivation. Et c'est à cette objectivation propre à l'érotisme que le jeune Henry consacre beaucoup plus son attention qu'à la version authentique de l'amour pur, en proposant aux étudiants de son cours de 1953/54 une sorte d'élaboration plus systématique. Ainsi Michel Henry décrit quelques figures ou plutôt quelques scénarios existentiels de la relation érotique objective, cette fois dans le cadre de son débat avec la dialectique hégélienne et de son interprétation sartrienne. Henry part de la situation du besoin d'être aimé par l'autre qu'éprouve le moi pour fonder son être propre. Afin d'accomplir ce besoin, le sujet emploie une stratégie de séduction pour être reconnu, pour devenir aux yeux de l'autre sa valeur absolue. Une fois cela accompli, l'autre devient objet dont la liberté est « figée par moi » et du coup, il « ne m'intéresse plus ». La situation ou plutôt le rapport des forces s'inverse : maintenant c'est le moi qui devient « maître » pour qui son esclave n'apparaît que sur le mode de l'ennui, comme demandant (aimant) trop, comme quelqu'un qui limite sa liberté.

La deuxième figure de l'amour évoquée par Henry est celle de l'amour en suspens qui consiste en ce que l'autre, pour garder sa liberté, maintient la distance par rapport au moi. Il ne se livre jamais trop afin de rester quelqu'un de mystérieux et par là-même toujours attrayant, laissant aussi dans l'inconnu l'avenir de la relation. Cette liberté « peut

---

<sup>10</sup> *Philosophie et phénoménologie du corps*, Paris PUF, 1965, p. 293 (plus loin sous l'abréviation PhC).

<sup>11</sup> EA, 81.

à tout moment reprendre ce culte qu'elle me voue [mais aussi bien elle peut] cesser de me prendre comme valeur absolue », ce qui ne peut que conduire à « ruine de mon être fondé sur l'autre »<sup>12</sup>.

La troisième figure est celle du masochisme où dès le départ la subjectivité renonce à l'amour le tenant comme impossible mais en même temps s'offre à l'autre à titre d'objet. Ainsi « je m'en remets à autrui du soin de me faire exister ». Pourtant l'objectivation n'y est jamais complète : la subjectivité qui même volontairement s'y voue reste sujet qui de plus arrive en quelque sorte à instrumentaliser l'autre en le réduisant au rang d'objet – dont le propre est de remplir sa fonction de sujet objectivant. « Je reste sujet, je reste libre ; c'est pour lui que je suis objet ; pour moi j'ai à assumer ce mode d'être où je tente de me faire fonder comme objet par autrui »<sup>13</sup>. La liste henryenne des figures dialectiques de l'éros objectivé se clôt par la figure de l'appropriation de la liberté qui s'accomplit de la manière la plus patente dans le sadisme. Pour Henry il s'agit d'une tentation de l'appropriation de la liberté de l'autre par son objectivation et cela se fait de la manière la plus charnelle possible « pour que la liberté cède devant la douleur, c'est-à-dire se confonde avec son corps et ne soit plus ce corps pantelant qui crie grâce »<sup>14</sup>. Cette tentation n'aboutit jamais à son résultat dans la mesure où un seul regard d'autrui qui est à objectiver a la force d'interrompre et de détruire tous les sentiments de satisfaction sexuelle atteinte par cette voie. « Il suffit qu'il regarde son bourreau ; regard égale sujet ; le bourreau n'est plus qu'un objet, constitué comme bourreau ». La dernière figure est généralisée par celle du désir sexuel dont le but est selon Henry de « faire que l'autre me désire i.e. que sa liberté s'empâte dans son corps, que je m'empare de ce corps et de cette liberté avec »<sup>15</sup>.

---

<sup>12</sup> EA, 170.

<sup>13</sup> *Ibidem*

<sup>14</sup> *Ibidem*

<sup>15</sup> *Ibidem*

On peut constater que l'analyse henryenne de l'érotisme bascule de sa signification ontologique vers son acception existentielle au sens d'un développement des plusieurs possibilités existentielles qui s'annoncent à la subjectivité mais aussi qui s'expriment déjà sur le plan moral et comme on verra, encore plus religieux. Ainsi à l'occasion de l'affirmation de la thèse que « ce sont deux subjectivités qui font amour »<sup>16</sup>, Henry prend en considération le statut de la jouissance de l'acte sexuel pour le qualifier comme relevant de la contingence donc de la finitude. En élaborant un passage correspondant au fragment consacré à l'éros de sa *Philosophie et phénoménologie du corps* Henry dénonce dans la jouissance une illusion de l'absolu. Il en est ainsi parce que l'absolu se manifestant dans l'amour sexuel s'avère finalement inaccessible menant à « la répétition de la vanité et de l'échec car le plaisir (la jouissance) est quelque chose de transcendant, je ne puis m'y perdre, j'en suis toujours séparé »<sup>17</sup>. Du coup, le fait de l'inaccomplissement du désir et du plaisir sexuel, ainsi que la nécessité de sa répétition se trouvent interprétée sur le plan moral et religieux comme un culte rendu au fini. Ce culte, qui est pour Henry une adoration du monde transcendant et de l'élément fini en général, consiste dans le fait de se concentrer sur un objet qui devient magique, en l'occurrence le corps sexuel. Comme le dit Henry dans *Philosophie et phénoménologie du corps* : « Le sexe ne livrera jamais son secret, car il n'est plus, dans la lumière nue de la transcendance, qu'un être-là sans secret. L'échec auquel aboutit ainsi l'intentionnalité sexuelle qui répond à cette description, n'a cependant pas pour conséquence la simple suppression de cette intentionnalité, il devient plutôt le principe de sa répétition dans des actes indéfiniment renouvelés. Dans la solidarité de cet échec et de cette répétition se trouve le fondement de l'obsession sexuelle de l'humanité »<sup>18</sup>. Il n'est donc pas étonnant que l'affirmation

---

<sup>16</sup> EA, 80.

<sup>17</sup> EA, 81.

<sup>18</sup> PhC, 298.



de l'échec de l'expérience érotique se trouve ensuite en quelque sorte généralisée et absolutisée comme « la vanité du projet fondamental de l'homme » dont la seule issue possible serait la voie religieuse d'une expérience d'autrui par excellence, qui est celle de Dieu. Au bout du compte le caractère sacré du geste intentionnel mentionné auparavant peut suggérer son accomplissement dans une relation d'amour divine qui dépasse et s'excepte de l'amour sexuel au moins de celui dont le principe est la recherche obsessionnelle de la jouissance.

Nous avons reconstruit brièvement les traits et le développement principal du thème de l'amour érotique chez le jeune Michel Henry. Cette problématique est d'abord introduite dans le contexte de la solution proposée par Henry à la question d'autrui. Nous avons remarqué que la description de ce phénomène dans sa variante positive est assez modeste pour s'élargir ensuite de façon remarquable dans son cas contraire, celui de l'amour érotique et sexuel entendu comme moyen ou façon d'objectiver autrui, comme un mode fini d'existence. Nous avons finalement constaté que la finitude inexorablement liée à l'érotisme semble ouvrir par contraste une dimension salutaire où Henry précisément voit la seule possibilité de compensation des limites et des échecs dus à l'amour sexuel. C'est seulement dans ce registre que la subjectivité peut atteindre des vécus affectifs du type d'une fusion affective et d'un sentiment d'union avec l'absolu recherché d'abord dans l'érotisme. Pourrait-on donc conclure que le rôle de l'érotisme ne tiendra qu'à fournir des arguments provisoires pour résoudre la question d'autrui pour ensuite montrer ses propres limites et ainsi se détruire elle-même ouvrant ainsi la dimension de l'avenir du corps par sa résurrection ?

Afin de ne pas céder à la tentation de simplifier la position henryenne revenons à la question du statut de l'amour érotique chez le jeune Henry pour l'envisager cette fois à l'aune de l'expérience religieuse. L'amour érotique reste sans doute ambigu parce qu'il intervient d'abord positivement comme exemple d'une expérience affective et charnelle d'autrui. Ensuite, en changeant le cadre ontologique pour celui existentiel, Henry

dénonce les limites propres à l'éros et c'est ainsi que l'exemple de départ se trouve contrebalancé par un autre modèle concurrent de l'expérience de l'altérité qui est pour Michel Henry l'expérience de Dieu. Il ne faut pas pourtant dire que l'érotique se trouve rejeté, même si la hiérarchie des ordres ne fait aucun doute. Ce qui lie les deux modèles est le sentiment d'union avec l'absolu, éprouvé charnellement dans l'immanence de la subjectivité. Et c'est cela que le jeune Henry semble admirer le plus dans l'érotisme – le sentiment d'union avec la personne aimée sans recours à une réflexion quelconque. Dans son style bien hyperbolique, il affirme l'échec total de la voie érotique, ce que d'ailleurs amène le philosophe à ne plus développer ce thème d'une manière autonome.

Par l'affirmation de la spécificité de l'expérience érotique, Henry nous incite à poser en guise de conclusion deux questions qui, selon nous, doivent être traitées à l'horizon des thèses henryennes. D'abord, il se pose la question sur le rôle de la différence sexuelle dans l'érotisme transcendantal : d'une part, Henry élabore toutes ses descriptions en tant qu'homme, en évoquant des attributs du sexe féminin par exemple, d'autre part, par sa critique de la jouissance sexuelle ne déclare-t-il pas que l'amour érotique ne consiste qu'en une expérience transcendantale à deux et donc qu'elle n'équivaut qu'à la structure chiasmatisque où deux subjectivités 'se touchent' tout simplement ne délivrant ainsi aucune détermination sexuelle précise ; ce qui peut même suggérer que le toucher amondain qui est au centre de l'analyse aurait justement dépassé la détermination transcendante du sexe.

La deuxième question qui va clore notre interrogation sur le statut de l'érotique chez Henry porte sur les limites de l'application des privilèges de l'érotisme. Dans le cadre de la problématique henryenne, il a fallu préciser le sens de l'intentionnalité définie comme geste sacré. Doit-il de nécessité relever de l'érotique ou bien s'accomplit-il dans un registre plus large incluant le phénomène religieux ? La question est-elle pertinente dans la mesure où il n'est pas clair si l'expérience affective et charnelle d'autrui à proprement parler est restreinte au cadre de l'érotisme ? Ou

bien au contraire elle ne s'y passe que tangentiellement pour s'épanouir dans le contexte religieux ? Le style de la pensée henryenne qui se concentre surtout à évoquer des cas limites laisse dans l'indétermination le statut des phénomènes parfaitement vécus affectivement à deux comme l'amitié ou même la simple sympathie, ce qui nous semble regrettable.

Laissons pour l'instant de côté les questions qu'on vient de poser, tenant compte du fait qu'il s'agit d'une conception à peine esquissée, que l'auteur n'a confirmée que partiellement dans ses ouvrages publiés, et qui n'a été jamais élaborée d'une manière plus systématique. Etant confronté à cette impasse, il nous semble curieux de constater que bien des traits propres à cette pensée fasse écho aux méditations sur le phénomène érotique, ce projet de Jean-Luc Marion qui cette fois a été mené à bien et accompli dans l'ouvrage portant ce titre. Ce qui d'abord nous autorise à faire ce rapprochement et à essayer de mettre en rapport ces deux pensées malgré les différences déjà mentionnées, c'est la décision philosophique de faire intervenir ce phénomène dans le cadre de la question d'autrui. Jean-Luc Marion le fait expressément dans la conclusion de *Etant donné* où en constatant les acquis de la phénoménologie de la donation, dont l'un des acquis principaux est l'élaboration de sa subjectivité nouvelle, il exige une description selon laquelle le phénomène d'autrui est expliqué d'après sa donation à l'adonné. En écartant les solutions hussériennes basées sur l'interobjectivité, et celles de l'éthique levinasienne, Marion voit le problème d'une description d'autrui dans son individualité, c'est-à-dire dans la possibilité de « l'atteindre dans son insubstituable particularité, où il se montre comme aucun autre autrui ne le peut. Cette individuation porte un nom : l'amour »<sup>19</sup>. Par la suite, c'est donc l'amour que Marion entreprend de décrire phénoménologiquement en l'identifiant comme tel et en précisant qu'il s'agit ici du phénomène érotique. Le travail du phénoménologue consiste dans ce cas non seulement de décrire un phénomène se montrant simplement mais de déployer sa logique interne dans toute sa complexité.

---

<sup>19</sup> *Etant donné. Essai d'une phénoménologie de la donation*, Paris PUF 1997, p. 443.

Bien entendu, nous n'avons pas ici à reprendre toute cette voie mais plutôt à indiquer quelques points qui nous semblent bien correspondre à la tentative du jeune Henry. Il faut d'abord remarquer que Jean-Luc Marion élargit remarquablement la portée du phénomène érotique en ne prenant pas pour point central de sa description l'acte sexuel ressenti par l'ego dans son immanence subjective. Dans cette tentative de description, il se concentre plutôt sur la description de la relation amoureuse subjective qui se déploie à travers une temporalité propre. La logique du phénomène érotique signifierait donc ici une histoire vécue par la subjectivité amoureuse marquée par ses moments essentiels. Dans le contexte d'un tel processus de phénoménalisation de l'amour, il faut signaler une divergence entre deux penseurs quant à son point de départ. Rappelons que le jeune Henry, en suivant Scheler, affirme l'immédiateté de l'expérience d'autrui en l'appliquant à la relation érotique comme son exemple paradigmatique. Ainsi l'accès à autrui est assuré au niveau ontologique et s'accomplit dans la structure érotique des deux subjectivités unies dans l'entre-toucher transcendantal. Chez Jean-Luc Marion, même si le phénomène en question culmine aussi dans la structure du croisement des chairs, la voie menant à cette situation primaire pour Henry est beaucoup plus longue. Selon la description marionienne, la situation de départ de la subjectivité est sa solitude qui s'exprime par la haine de soi, et corrélativement par l'épreuve du besoin croissant d'être aimé, s'exprimant à travers la question « m'aime-t-on ? ». A cette situation insoluble la subjectivité ne peut échapper que par une sorte de conversion à travers laquelle au lieu de laisser dominer l'exigence d'être aimé, elle se décide et se risque à demander « puis-je aimer moi le premier ? ». Et c'est à partir de ce changement radical d'attitude que la subjectivité dit à l'autre subjectivité « me voici » pour ensuite lui donner son serment d'amour.

Jusqu'ici le processus se joue au niveau des significations à la fois communes, mais indéterminées et abstraites. Celui qui décide d'aimer le premier prononce ses mots d'amour dans un vide qui peut être rempli et saturé par l'expérience de la chair d'autrui seulement après coup. Il

semble que sur ce point Michel Henry inverse cet ordre en disant que l'expérience originaire d'autrui et le phénomène du croisement des chairs en particulier, serait la condition du langage affectif d'amour. Pourtant il est tout à fait curieux que malgré cette divergence, dans la description marionienne du moment décisif qui est celui de l'entre-toucher des chairs qui accomplissent la relation intersubjective, la dimension du langage semble céder complètement à celle du sentir et du ressentir, ce qui rapproche de nouveau les deux penseurs. Peut-on soutenir que la description de la structure des deux chairs se sentant et se ressentant aboutit à des résultats bien comparables ? La réponse est affirmative dans la mesure où Jean-Luc Marion précise dès le début qu'il ne peut s'agir dans ce cas d'une fusion des vécus affectifs des deux sujets, ce qui mènerait à la disparition d'autrui qui s'identifierait ainsi avec moi. S'il y a donc union entre deux subjectivités, c'est une « union indirecte (entre deux chairs irréductibles) [qui] reste immédiate (d'une unique croisée, où chacune se reçoit de l'autre) »<sup>20</sup>. Deuxièmement, cette expérience se passe hors du monde. Cette fois Marion adopte une stratégie descriptive comparable à celle de Henry qui oppose ce phénomène à la phénoménalité du monde. Ainsi, si la chair éprouve les choses du monde comme résistant à lui, dans le cas de la chair d'autrui, à l'inverse, elle éprouve sa non-résistance qui ouvre et comble le registre du plaisir croissant et culminant dans la jouissance. D'après Marion, cette amondénaité de l'érotisme consiste en ceci qu'on ne peut pas distinguer ni des sens ni des membres ni des organes particuliers du corps qui seraient privilégiées dans l'acte d'accéder à autrui. Dans le processus d'érotisation des chairs c'est toute la subjectivité affective et charnelle qui y participe et se trouve submergée par lui. Il s'y effectuerait donc une sorte de réduction phénoménologique qui progressivement mettrait hors de circuit l'importance du toucher, des attributs sexuels etc. Ainsi pour sauver le phénomène de la caresse il faudrait « la libérer de tout contact,

---

<sup>20</sup> *Le phénomène érotique*, Paris Grasset 2003, p. 216 (plus loin sous l'abréviation PhE).

afin d'en bannir toute spatialité mondaine, et la penser à partir de ce qui la rend possible – l'indistinction entre le sentir et le ressentir de ma chair, qui ressent non seulement le sentir réciproque, mais le ressentir même de l'autre chair. Comme ce ressentir n'appartient déjà plus au monde et m'en fait même sortir, ma chair propre ne touche plus rien, puisque la chair d'autrui ne constitue pas quelque chose »<sup>21</sup>. Malgré cette tendance qui nous fait penser à la thèse bien henryenne de l'invisibilité de la chair, Marion fait tout de même introduire dans sa description de l'entrecroisement des chairs des moments marqués par le corps sexué en admettant que « les organes sexuels jouent un rôle privilégié dans le processus d'érotisation », ce qui pourtant « ne prouve rien » parce qu' « ils ne provoquent pas l'érotisation, qui souvent survit parfaitement à leur défaillance ou même à leur usage ». Il poursuit la valorisation de la sexualité corporelle dans son interprétation du verbe « baiser ». Marion constate sa double signification, et y voit dans son sens premier comme acte de la bouche le commencement du processus de l'incarnation érotique qui ensuite se répand sur tout le corps pour s'accomplir dans l'accouplement sexuel. « Il ne s'agit plus que d'étendre le baiser au-delà de la bouche baisante et baisée, pour que tout d'autrui et de moi prenne chair. Il s'agit de tout érotiser, y compris ce qui semblait, au regard médical ou spéculatif, le moins susceptible de devenir mien, ma chair – les organes sexuels »<sup>22</sup>. Le processus de l'érotisation de la chair ne s'accomplit pourtant pas par un envahissement sensuel de tout le corps mais d'une manière assez étonnante par l'apparition du visage d'autrui, le visage parfaitement individualisé qui brille de sa gloire en concentrant en soi toute la chair. « J'y vois la transcendance accomplie d'autrui, par quoi il diffère à jamais et depuis toujours de moi – sa chair en gloire »<sup>23</sup>.

Il nous reste à reprendre le dernier moment de la relation érotique. Selon Henry, elle est liée inexorablement à la finitude qui voue ainsi

---

<sup>21</sup> PhE, 203-204.

<sup>22</sup> PhE, 211.

<sup>23</sup> PhE, 215.

l'expérience érotique à l'échec et au destin tragique de l'homme en général qui dès lors obsédé par la sexualité, essaie à tout prix d'atteindre le plaisir érotique. Dans le *Phénomène érotique*, Marion, tout comme Henry, identifie ce moment décisif à l'orgasme. « L'entretien érotique, qui consiste à ne jamais conclure, va devoir inéluctablement conclure (ce qui ne signifie pas réussir mais s'échouer) »<sup>24</sup>. Le phénoménologue constate que le propre du phénomène érotique est « de cesser sans fin », ce finalement à travers quoi s'exprime sa finitude. L'orgasme comme épreuve du maximum de plaisir annonce en même temps brutalement sa fin « ouvrant sur le vide où l'on tombe d'un coup »<sup>25</sup>. Les conséquences de cette épreuve du vide ou autrement dit de la vanité de la sexualité sont immenses. Elles se manifestent pour Marion d'abord par l'automatisme de la chair qui apprend dès lors à développer des stratégies pour atteindre le plaisir selon les figures différentes du mensonge, du rapt et de la perversion. Est-ce qu'ici Jean-Luc Marion rejoint la thèse de Michel Henry qui consiste à affirmer que la jouissance mène aux excès de l'érotisme d'objectivation ? Sans doute, mais à cette multiplication des figures négatives confirmant l'échec et la finitude de l'érotisme échappe encore une autre solution dépassant l'automatisme de la chair, à savoir celle de l'érotisation volontaire et libre. Sous ce nom l'auteur du *Phénomène érotique* recouvre plusieurs phénomènes, attitudes et figures : tout d'abord l'attitude de fidélité interprétée comme résolution anticipatrice de la subjectivité qui ainsi s'installe dans une temporalité plus durable de sa relation érotique. Deuxièmement, l'érotisation libre s'accomplit par l'avènement du tiers en personne de l'enfant qui permet à son tour de renforcer la durabilité de la relation érotique « dont la visibilité stable reproduirait et donc assurerait la visibilité instable de notre serment soumis à répétition »<sup>26</sup>. Sans entrer ici dans le débat qui

---

<sup>24</sup> PhE, 223.

<sup>25</sup> PhE, 228.

<sup>26</sup> PhE, 327.

porte sur l'effectivité de l'enfant (il s'agit ici non pas d'un enfant effectif mais possible), Marion constate que malgré son apport en stabilité à la relation à deux en manque d'érotisation, le statut d'enfant comme tiers aménageant la relation de deux sujets n'est que passagère et ainsi finie. Après le départ de l'enfant, la dimension eschatologique s'ouvre, à travers laquelle la subjectivité en première personne se décidant d'aimer découvre d'abord le caractère parfaitement érotique de l'amitié, et ensuite et surtout, il retrouve l'amant qui « pratique la logique de la réduction érotique comme nous et avec nous selon le même rite et suivant le même rythme que nous, au point que nous pouvons même nous demander si nous ne l'apprenons pas de lui et de personne d'autre. Dieu aime au même sens que nous. A une infinie différence près. Quand Dieu aime (et il ne cesse en effet jamais d'aimer), il aime simplement infiniment mieux que nous. (...) A la fin, je ne découvre pas seulement qu'un autrui m'aimait avant que je ne l'aime (...) mais surtout que ce premier amant, depuis toujours se nommait Dieu »<sup>27</sup>.

A titre de conclusion, on peut affirmer que la grande épopée marionienne du phénomène érotique rejoint l'esquisse du jeune Henry au moins sur trois points : sur le plan la relation à autrui, qui s'effectue exemplairement au sein de la situation érotique d'entrecroisement des deux chairs qui en jouissent, de la jouissance comme point culminant de la relation qui décide aussi de son échec et de sa finitude, enfin sur le plan de la recherche de l'amour érotique qui amène la subjectivité finie jusqu'à la découverte de l'amant parfait et infini qui est Dieu. En rappelant les deux questions déjà posées plus haut il faut mentionner que Jean-Luc Marion, à travers sa thèse sur l'univocité de l'amour érotique, élargit bien l'horizon des possibilités pour ressentir charnellement autrui en y incluant aussi la figure de l'enfant ou celle de l'ami, bien que leur rôle qui consiste à sauver l'amour épuisé et non plus senti soit discutable. L'autre question portant sur le statut et le rôle de la différence

---

<sup>27</sup> PhE, 368-369.



sexuelle dans la phénoménalisation du phénomène érotique ne semble pas intervenir dans les deux cas envisagés ici. Au lieu de formuler l'objection banale d'androcentrisme, ne faut-il pas d'abord tenter d'examiner concrètement (positivement et négativement) un tel dépassement de la différence sexuelle qui s'effectue sous le coup de la réduction érotique ? Toutefois, avant de réaliser cela, une autre question surgit qui porte sur le rôle de l'orgasme dans le phénomène érotique. Son statut paradoxal qui amène le sujet à atteindre un absolu pour ensuite le livrer à l'épuisement et à l'échec doit-il condamner nécessairement la relation érotique au scénario dominé par l'objectivation ?

Data de registro: 12/09/2016

Data de aceite: 26/10/2016